

Qu'est-ce que l'Anthroposophie? **Une conférence publique de Rudolf Steiner non encore publiée (*)**

(*) Conférence tenue le 11 mai 1922, dans la salle Feurich, à Leipzig sous le titre " Agnosticisme dans la science et l'anthroposophie ".

Seconde partie: Le Dr. Steiner poursuivant:

Mes très honorables amis ici présents!

Le premier degré de la connaissance suprasensible, on l'atteint pour ainsi dire par ce que l'on peut appeler la méditation, une méditation qui est liée à une certaine concentration de la vie du penser. Le fond de la chose — ce qui importe à ce sujet —, je l'ai dépeint sous un aspect dans ma dernière conférence publique ici, à Leipzig — je vais à présent le caractériser sous l'autre aspect de manière telle, qu'au-delà, nous trouvons la voie vers la conception scientifique du monde —, l'essentiel de cette méditation, liée à une concentration de l'activité du penser, cela consiste précisément dans le fait que l'être humain n'en reste pas à une sorte de manipulation de ce penser, qui s'est façonné un jour par héritage, sous l'effet de l'éducation ordinaire ou autre, mais qu'à un certain moment de la maturation de la vie de sa pensée, qu'il a fait sienne, l'être humain la considère comme le point de départ seulement d'une autre évolution intérieure. Cela étant, vous savez bien qu'il y a des natures mystiques dans le temps présent, qui traitent quelque peu dédaigneusement la pensée et qui se réfugient dans toutes sortes de forces de connaissances, chatoyant plutôt dans des profondeurs inconscientes, pour acquérir par ce moyen une sorte de contemplation du monde censée englober ce à quoi le penser ordinaire ne peut pas parvenir. Ce que l'on entend ici par l'anthroposophie n'a rien à faire avec cette immersion au sein d'une vie intérieure de l'âme, dans cette région pathologique aux paysages tirant sur le rêve et la fantaisie. Cela se meut carrément dans la direction opposée, cela se dirige même dans une direction où chaque pas individuel qui a été entrepris pour cultiver plus avant le penser, pour le transformer en faculté supérieure, où chacun de ces pas puisse être poursuivi avec une évidence intérieure, libre et circonspecte, comme ne peuvent être poursuivies autrement les expériences intérieures que l'on développe au moyen d'une activité circonspecte de connaissance telle qu'elle existe dans les mathématiques.

On peut donc affirmer que ce pour quoi l'homme moderne s'est éduqué au moyen de sa formation scientifique, le penser mathématique, est pris comme un exemple, mais à présent, non pas pour partir en quête de je ne sais quels enchaînements extérieurs, mais pour former un processus supérieur du penser lui-même. Je voudrais dire que ce qui a été entrepris à partir des mathématiques, si je peux m'exprimer ainsi à l'aide d'une image, disons donc dans la direction horizontale, cela est maintenant entrepris dans la direction verticale, dirais-je, tandis que l'on accomplit soi-même une activité intérieure de l'âme, un entraînement de l'âme, au point qu'à chaque pas individuel réalisé, l'on puisse rendre compte, comme l'on rend compte à chaque progression dans l'étude des mathématiques, lorsque sous le contrôle des idées au centre de sa conscience, on place un certain contenu de représentation, qui doit être simplement un contenu idéal. Ce qui importe n'est pas du tout le contenu, mais c'est ce qu'on fait avec ce contenu qui est essentiel. On ne doit pas se livrer non plus à l'autosuggestion. Car l'entraînement anthroposophique est le contraire de telles activités de l'âme plutôt inconscientes.

Si l'on continue de cultiver ce que l'on s'est déjà approprié comme une certaine forme du penser, de manière à ce qu'à présent, avec toute l'activité de l'âme dont on dispose, on s'arrête sur un contenu qui peut être embrassé par le penser et que cet arrêt sur une certaine activité de l'âme, cette attention soutenue sur cette activité de l'âme, à l'exclusion de toutes les autres choses qui pourraient autrement pénétrer le champ de l'âme, si l'on n'a de cesse de procéder ainsi, alors le processus du penser se renforce et alors seulement on commence à remarquer ce qui était — dirais-je — le bon côté du matérialisme, de la conception matérialiste du monde. Car l'on remarque à présent que tout penser, dont on dispose d'abord dans la vie ordinaire, à savoir de ce penser qui se prolonge ensuite dans le souvenir, qui nous conduit à disposer de ce que nous avons vécu sous forme d'idées que nous pouvons par la suite de nouveau nous remettre en mémoire, de tout ce que l'homme, entre la naissance et la mort, peut seulement accomplir que parce qu'il dispose d'un corps qui en est le fondement — je ne veux pas dire que ce corps en est l'outil, mais plutôt un fondement dont l'homme se sert — et l'on remarque alors en continuant d'activer ainsi le penser dans son évolution interne, que le penser ordinaire est absolument lié à l'organisme corporel de l'homme, au corps humain, tout comme, en particulier, tout processus du souvenir ne peut pas être expliqué sans prendre appui sur une subtile physiologie, on commence seulement à remarquer alors que le penser se libère du corps, qu'il devient de plus en plus libre du corps.

C'est seulement à cet instant que l'on s'élève d'un penser procédant et s'appuyant sur le corps à un penser qui se déroule lui-même dans les processus au sein de l'âme, à présent on remarque seulement que l'on passe peu à peu à une expérience intérieure telle qu'elle ne se produit plus, n'apparaît plus, mais — je dirais plutôt qu'elle se prépare. Lorsque l'on passe de l'état de conscience ordinaire, éveillé, dans l'état de sommeil, il en va simplement de notre organisme qu'il n'accomplit plus ces fonctions qui s'épuisaient dans la représentation, et dans la perception qui est reliée à l'activité représentative.

Mais du fait que dans la vie ordinaire, nous sommes seulement en état de penser avec notre corps, avec l'aide de notre corps, l'activité du penser s'éteint à l'instant où elle ne peut justement plus être accomplie avec l'aide du corps — c'est le cas lors de l'endormissement. Des restes ultimes en subsistent dans la pensée imagée du rêve, mais lorsque l'on poursuit l'entraînement au moyen d'exercices intérieurs précis sans cesse renouvelés, comme on l'a dit — et c'est la raison pour laquelle je parle de clairvoyance exacte en opposition à la voyance mystique —, lorsque l'on active donc le penser sans cesse au moyen d'exercices exacts, alors on apprend à reconnaître la possibilité d'un penser indépendant de la corporéité. C'est justement à cause de cela que l'investigateur anthroposophique peut renvoyer avec une telle assurance à son penser développé, parce qu'il connaît parfaitement — encore mieux même que le matérialisme lui-même — la dépendance de la pensée ordinaire d'avec l'organisation corporelle et parce qu'il a expérimenté comment ce qui est propre à l'âme se détache dans la méditation, dans l'exercice, de l'assujettissement au corps. On apprend exactement à penser en étant libéré du corps, on apprend à sortir du corps, au niveau de sa propre entité Je, on apprend à connaître le corps à l'instar de connaître un objet, alors qu'auparavant le corps était absolument lié à la subjectivité. Mes très honorables amis ici présents, c'est précisément ce que l'éducation actuelle reconnaîtra difficilement, parce que d'un côté c'est ce qui résulte effectivement et qui, à la vérité résultera de plus en plus, justement sous l'effet de la connaissance anthroposophique, à savoir que l'on a percé à jour cet état d'assujettissement de l'activité représentative aux fonctions corporelles de la science moderne. Mais on doit être au clair là-dessus que malgré cet examen approfondi, le penser n'en reste pas là, mais que cette activité du penser peut être détachée du corps par le fait

qu'elle a été intérieurement renforcée par la voie de la méditation. Mais ensuite ce penser se transforme aussi.

Premièrement, mes très honorables amis ici présents, il en est ainsi que lorsque ce penser libéré du corps jette ses premières lueurs, lorsque jaillit cette expérience — Tu es à présent au sein de l'activité de ton âme, que tu réalises comme tu le ferais si tu étais simplement sorti de ton corps — lorsque jaillit ce type d'expérience intérieure, alors le penser devient intérieurement plus intense. On acquiert ce même rassasiement intérieur, que l'on n'éprouve autrement que lors de la perception du monde sensible. La pensée reste de même dans la sphère de la réflexion, à l'instar de n'importe quelle autre pensée, qui est liée au corps, mais on atteint à présent dans cet état libéré du corps un monde peuplé d'images. On pense en formes, et cette pensée dans les formes cela existait aussi au commencement de ce que Goethe a pratiqué dans ces études de morphologies.

C'est la raison pour laquelle il affirma en effet qu'il pouvait voir ses idées avec ses yeux — il ne pouvait naturellement pas entendre par là, avec les yeux physiques, mais il voulait dire que ce qui surgissait en lui à partir d'un processus élémentaire naturel, qui peut aussi bien être éduqué cependant par la voie méditative, il voulait dire avec cela qu'il voyait avec ses yeux spirituels, ce qui a aussi une qualité d'image, ce que possèdent autrement seulement les visions sensibles, mais qui du reste ont une qualité idéale quant à leur nature. Je dis "qualité idéale", je ne dis pas "idée", car il s'agit d'idées qui ont été perfectionnées dans la forme, métamorphosées - mais tout en conservant leur qualité inhérente d'idée.

De cette manière on s'élève d'un côté à la connaissance de ce que l'on est en tant qu'être humain, ce qu'on a été au moins dans une vie terrestre entière, d'abord jusqu'au moment, dans lequel on vit présentement. La conscience ordinaire a soudain devant elle l'instant présent avec toutes ses expériences qui sont là dans le monde environnant. Dans la science ordinaire on n'a devant soi que ce qui vient en complément — ce sont des souvenirs qui émergent à la façon d'idées, et que nous relient aux événements de l'instant présent. Ce qui se hausse à présent à ce penser à la qualité d'image; et qui est libéré du corps, dont je viens tout juste de parler et que j'appelle penser imaginaire — non pas parce qu'il s'agit de chimères, mais précisément parce que cette activité du penser se déroule en images et non en abstractions —, ce penser, donc, qui englobe toute notre vie terrestre jusqu'à cet instant en une unité, à l'instar d'un tableau unique qui se tient là devant nous, nous prenons maintenant connaissance qu'à côté d'un organisme spatial, vit aussi en nous un organisme temporel, chez lequel l'avant et l'après se trouvent dans une relation d'interdépendance tout aussi organique, que ce qui se trouve côté à côté dans l'organisme spatial extérieur, physique, que nous portons en nous. On discerne cet organisme comme un organisme suprasensible, que j'ai appelé dans mes ouvrages corps éthérique — on peut aussi le désigner comme un corps de vie.

Ce qu'il implique n'est absolument pas identique avec la force de vie non justifiée d'une science ancienne, qui était parvenue à cette force de vie par des voies hypothétiques, alors que ce corps de vie est une représentation, une vue intuitive qui apparaît au penser imaginaire développé. Ainsi parvient-on avec cela, d'un autre côté, à ce que ce qui fait partie du passé de la conscience ordinaire, pour ainsi dire, ce qui a été vécu il y a dix ans et ce qui émerge maintenant dans mon souvenir, cela n'est plus désormais quelque chose de passé qui surgit là, mais c'est quelque chose que l'on vit comme immédiatement présent et que l'on voit et ressent avec la même intensité que lors de la contemplation de quelque chose de bien présent.

Mais de ce fait, ce qui autrement s'écoule dans le temps, se trouve à présent devant soi organisé en une unité instantanée, la vie entière représentée à l'instar d'un tableau - comme un tableau

dont les éléments figurés s'appartiennent mutuellement, et l'on remarque qu'en réalité le passé est un présent, et qu'il n'apparaît seulement comme passé du fait qu'avec notre connaissance positionnée et orientée sur l'observation présente, nous ne disposons de rien d'autre en effet, à cet instant précis, que d'un souvenir. Dans l'objectivité, ce passé est un présent immédiat, bien réel cependant.

On en vient donc à la reconnaissance de ce qui se trouve dans la première dimension suprasensible en l'être humain. Mais on en vient aussi à reconnaître quelque chose qui existe aussi d'ailleurs dans l'ensemble du monde vivant, ce que les sciences naturelles inorganiques jusqu'à la chimie peuvent encore fournir, on en vient à l'idée dont le développement ultérieur est la morphologie de Goethe, on en vient à la vue immédiate de la manière dont la forme d'une plante individuelle n'est qu'une configuration particulière de ces formes qui se rattachent à ce que Goethe appelait la plante archétype, qui n'est pas d'ailleurs une cellule à présent, mais une forme suprasensible concrètement organisée, que l'on ne peut appréhender que par la connaissance imaginative, qui peut vivre cependant dans toute forme de plante individuelle — transformée, métamorphosée —, on en vient à reconnaître ce que nous trouvons dans le végétal, si nous voulons pleinement comprendre le végétal, et à cette occasion on se dit pour la première fois : si l'on n'exerce pas cette connaissance imaginative, qui révèle une dimension suprasensible, dynamique, dans tout végétal, on apprend alors à ne connaître que ce qui se passe dans la forme végétale comme processus mécaniques, chimiques.

C'est le mérite des nouvelles sciences naturelles, comme la botanique par exemple, de suivre purement ce qui se trouve dans la forme de la plante ou, pour mieux dire, dans la partie spatiale qui est enclose par la forme végétale, ce qui se déroule comme événements mécaniques, physiques, chimiques. Ces événements ne sont pas différents de ceux qui sont là dehors, mais ils sont saisis par quelque chose que l'on ne peut pas appréhender avec les mêmes méthodes physiques et chimiques: ils sont appréhendés par ce qui vit à l'instar d'une réalité suprasensible, et qui ne peut être connu qu'au niveau de l'imagination - dans cette imagination dans laquelle on [se] trouve soi-même en même temps, en tant que totalité humaine dans notre vie terrestre et depuis notre naissance, en une unité instantanément présente devant soi.

Nous apprenons à connaître par ce moyen d'un côté pourquoi, lorsque nous employons les méthodes modernes et exactes des sciences naturelles, telles qu'elles ont été formées, nous parvenons nécessairement de ce fait à un certain agnosticisme pour ce qui est de la manière de comprendre le végétal. Et ainsi nous comprenons pourquoi, l'agnosticisme doit être dans un certain domaine et nous comprenons aussi, dans la mesure où l'anthroposophie vient adjoindre précisément ce qui doit rester nécessairement inconnu à cet agnosticisme, nous comprenons aussi dans quelle mesure l'anthroposophie mène au-delà de l'agnosticisme, en le laissant pour autant exister comme pleinement justifié dans son domaine. Cela mes très honorables amis ici présents, c'est un aspect des choses, l'autre est qu'à ce degré, on s'approprie la connaissance d'une cause commune plus intime de l'entité humaine avec le monde extérieur. La physique, la mécanique, la chimie - sont dans le temps présent constituées à bon droit de manière telle que nous ne pouvons pas autant que possible mettre de l'humain dans ce monde extérieur et que nous disons: n'a d'objectivité que ce pour quoi nous nous abstenons de toute subjectivité de notre part. Il est tout à fait certain que l'anthroposophie ne combat pas la justification de cette méthode dans un certain domaine, mais au contraire la reconnaît plus que jamais. Mais pour ce dont il s'agit par ce que nous connaissons au travers de l'imagination, lorsque nous appréhendons par la contemplation ce qui vit maintenant dans le végétal, alors nous le rapportons d'une part à la connaissance intime de notre propre entité suprasensible, tout au

moins de la façon dont elle se présente entre la naissance et la mort et, d'autre part, nous le rapportons également de ce fait justement à la contemplation de l'élément fluctuant, en métamorphoses constantes, qui anime le monde des formes vivantes. Ainsi nous relions-nous d'abord en tant qu'hommes à ce premier degré avec le monde extérieur et dans l'imagination. Nous réintroduisons par là même l'humain au sein de notre conception du monde.

Le degré suivant de la connaissance suprasensible est l'inspiration. Elle est conquise du fait que l'on façonne de plus en plus - dirais-je - le pôle opposé de l'activité de méditation et de l'effort de la concentration de soi. Celui qui a assimilé un certain exercice au sein de la méditation et de la concentration, sait que, parce que le penser se renforce, on reçoit en même temps l'inclination intérieure d'en rester à ce qui résulte de cette part de l'âme acquise par le penser renforcé. On doit s'efforcer de préférence à abandonner ces idées imaginatives renforcées. Si l'on y parvient, c'est-à-dire, si l'on parvient à rejeter réellement hors de la conscience ces idées renforcées, tout ce monde imaginaire, que l'on a d'abord fait sien ; si, autrement dit, on peut évacuer tout contenu de sa conscience, non pas vider celle-ci à partir du point de vue habituel, mais de pouvoir le faire à partir du moment où on l'a d'abord renforcée intérieurement, alors la vacuité de cette conscience devient quelque chose de tout différent que ce qu'est le vide de la conscience dans la vie ordinaire. C'est le vide de la conscience du sommeil.

Cependant, la vacuité de la conscience qui surgit, après que l'on a d'abord renforcé celle-ci, elle est peu après remplie des phénomènes qui sont à présent tout différents de ceux que l'on a connus auparavant. On apprend maintenant à connaître un monde sur lequel nos représentations habituelles d'espace et de temps ne sont plus utilisables, un monde qui est réellement psycho-spirituel, un monde réellement extérieur, qui est tout aussi concret que notre monde sensible réel, mais qui afflue en nous du fait que l'on a fait le vide à un degré plus élevé de la conscience. Après avoir traversé ces préparations, être parvenu d'abord à l'imagination, à l'occasion de quoi l'on peut se concentrer sur un contenu spirituel et on peut percevoir en dehors de son corps, parce que l'on a de l'activité en soi — non pas cette passivité qui existe dans la conscience ordinaire —, alors pénètre à présent, tout comme autrement les phénomènes chromatiques et les phénomènes du monde, des sons par les sens, alors pénètre en nous, au moyen de l'activité développée d'une conscience devenue libre, alors pénètre en nous le monde spirituel extérieur.

Par ce monde spirituel extérieur, on parvient d'un côté à la connaissance de ce que nous étions en tant qu'hommes, avant de descendre du monde psycho-spirituel dans le monde physique, avant que nous nous unissions avec le germe embryonnaire physique qui avait été préparé par la conception au sein de l'organisme maternel, on parvient à la contemplation de ce qu'a vécu d'abord l'entité humaine physique, dans son état supra-physique au sein du monde psycho-spirituel. On apprend donc à connaître ce qui chez quelqu'un est au fond totalement inactif entre la naissance et la mort, ce qui est pour ainsi dire exclu au sein de notre nature humaine sensible, mais qui était bel et bien actif en nous, et qui agissait dans toute sa pureté, avant que nous descendissions au sein d'une incarnation physique. C'est la première chose: nous recevons une connaissance humaine, en nous élevant à ce degré de la contemplation suprasensible, qui est tout aussi exactement développée que les autres, et cette connaissance qui afflue de l'extérieur, à la manière de l'air frais dans nos poumons, que nous élaborons plus avant, cette connaissance, donc, qui afflue en nous depuis un monde spirituel, si bien que nous pouvons élaborer en nous ce déversement de connaissance — qui, pour la conscience ordinaire se situe dans la sous-conscience — mais qui est pleinement conscient face à la conscience développée

— ce déversement que j'ai consenti à recevoir en moi, est à désigner comme l'inspiration dans la connaissance.

Tel est donc le second degré. Par ce degré, nous parvenons à reconnaître d'abord notre entité éternelle comme préexistante. Mais avec cela, mes très honorables amis ici présents, nous avons aussi la possibilité de pénétrer dans ce qui vient du monde extérieur et qui ne vit pas simplement, mais vit et ressent à la fois, et donc vit au sein des configurations vivantes de la vie intérieure, au point que cette vie intérieure, devient présente et actuelle elle-même au sein du sentiment.

Nous commençons aussi à connaître ce qui relève de la nature de l'animal qui vit dans notre entourage. De nouveau nous complétons ce que nous pouvons atteindre en aucune façon par une vision ordinaire des choses, telle que nous l'avons dans la physique, dans le chimisme - nous parvenons à contempler ce qui vit dans la vie du sentiment comme un élément suprasensible supérieur. Nous apprenons par la contemplation et non par la spéculation philosophique au sens actuel, à suivre un monde supérieur, le monde de ce qui est ressenti en esprit et en l'âme au sein du sentiment vécu au plan physique.

Avec cela, mes très honorables amis ici présents, nous pénétrons un pan au-delà de l'agnosticisme, qui doit être présent si nous voulons suivre tout au plus les processus chimiques au sein du vivant en train de ressentir des sentiments; nous devons les suivre et c'est le grand service rendu par les nouvelles sciences naturelles que ceux-ci puissent être suivis; mais pour cela, cette science devait devenir agnosticisme. Un agnosticisme qui doit trouver son complément justement du fait que désormais, dans une libre spiritualité au sein de l'inspiration, on fait l'expérience de ce qui doit être complété vers la pleine réalité de la vie des sentiments. Mais de ce fait, on parvient encore à quelque chose d'autre, dont je voudrais vous donner un exemple en le rehaussant, on parvient en effet à reconnaître que le processus qui se déroule par exemple dans la nature humaine — pour l'animal c'est analogue, mais quelque peu différent — que le processus qui se déroule par exemple au sein de la nature humaine, n'est pas identique simplement à un processus qui s'élève, mais c'est un processus qui descend.

On apprend maintenant à percevoir vraiment intérieurement, en se haussant à cette connaissance inspirative, on apprend à connaître précisément ce qui se passe à proprement parler au sein de la conscience ordinaire. On apprend avant tout à connaître des choses telles que celles du processus du penser de la conscience ordinaire, non pas ce qui se passe dans le processus du penser imaginaire, mais ce qui se passe au sein du processus du penser habituel, on n'a plus à faire alors à un processus d'édification, (ou anabolique, *ndt*) mais au contraire à un processus de destruction, (ou catabolique, *ndt*) et que, pour l'essentiel, notre vie des nerfs est une vie de destruction. Si nos nerfs ne pouvaient être le siège de ce catabolisme, et naturellement être réédifiés de façon anabolique dans l'intervalle, nous ne pourrions pas du tout développer l'activité du penser ordinaire. La vie véritablement pleine de vitalité, si elle apparaît proliférante en excès, c'est qu'il y a effectivement un engourdissement du penser, tel qu'il surgit normalement à chaque sommeil. Cette vie, qui est traversée de sentiments et de pensées, doit être en même temps un processus catabolique, je voudrais dire: elle doit porter en elle un processus de dépérissement différencié. Ce catabolisme, on apprend d'abord à le connaître au sein de la vie saine, à savoir à le connaître tel qu'il surgit au sein même du vivant pour que le penser humain puisse se réaliser au sens ordinaire du mot.

Mais quand on s'est approprié une fois la nature de ce processus, on apprend aussi à connaître le surgissement anormal d'un tel phénomène. Il existe simplement certains organes, ou systèmes organiques au sein de l'organisme humain, appropriés à vivre sous une forme

habituelle, c'est-à-dire comme celle qui se déroule parallèlement au penser, alors que - dirais-je - lors d'une infection interne, ce mot n'est pas véritablement utilisé au sens propre, bref lors d'une infection interne, ces processus cataboliques, qui autrement fournissent le fondement du processus du penser, s'ils s'étendent à des organes, sur lesquels ils ne sont pas autrement attribués à le faire, ces processus cataboliques font naître des situations de maladie.

Mes honorables amis ici présents! Il est absolument indispensable que l'on étudie la pathologie de manière à ce que l'on retrouve dans la pathologie les processus que l'on connaît dans la physiologie. Mais ce n'est seulement possible que si nous pouvons percevoir l'élément déterminant de notre organisation humaine — chez l'animal il y a des analogies, mais c'est quelque peu différent —, je le dis encore une fois, afin de ne pas être mal compris : à savoir si nous suivons nos processus humains dans l'organisme, de manière à y reconnaître une polarité à l'instar d'une organisation établie sur un catabolisme et l'autre polarité à l'instar de celle qui ne peut pas être appréhendée dans l'état sain par ce catabolisme, autrement dit, si nous apprenons à percevoir cet élément anabolisant et cet élément catabolisant au sein de la connaissance inspirative.

Si nous apprenons par cette examen en détail, nous pouvons ensuite relier cette étude de notre propre organisme avec un examen approfondi de la connaissance inspirative du monde extérieur, à savoir, examiner attentivement par la connaissance inspirative les processus dans le règne végétal, ceux du règne minéral et aussi ceux du règne animal, alors nous apprenons à connaître une parenté encore plus intime des processus humains internes avec le monde extérieur, plus intime que ce n'était encore le cas au degré précédent de la connaissance suprasensible. J'ai montré comment au premier degré de connaissance suprasensible, l'être humain se sent de nouveau apparenté avec la nature extérieure, en voyant, dans tout ce qui surgit dans les métamorphoses les plus variées du monde végétal, quelque chose qu'il voit également dans l'élément psychique au sein de sa propre corporéité entre la naissance et la mort.

S'il apprend maintenant à contempler au moyen de la connaissance inspirative ce qu'il était dans l'état précédent son existence sur la terre, alors il examine attentivement en même temps ce qui se passe au sein des règnes extérieurs, non seulement ce qui vit dans le sentiment, mais ce qui a une certaine relation, un certain rapport, avec ce qui vit au sein de l'organisation humaine, en s'orientant vers le sentiment et sur l'activité du penser, et on apprend à connaître ces connexions entre processus externes et processus internes, les connexions avec la vie des sentiments, qui engendrent justement chez l'être humain, le fait que les organes sont affectés par une déconstruction, qui ne devraient pas l'être, parce que la déconstruction dans cette acception doit être précisément le fondement des processus du penser et de la vie des sentiments.

Lorsque l'activité organique, pour le penser et la vie des sentiments, affecte pour ainsi dire des organes de l'organisme humain, qui ne doivent pas l'être, alors prend naissance ce que nous devons appréhender dans la pathologie. Si maintenant à l'aide de ce même type de connaissance nous appréhendons le monde extérieur, alors nous y découvrons ce qui doit être appréhendé par la thérapie, à savoir le processus correspondant de polarité inverse à la déconstruction normale au sein de l'organisme — si je peux m'exprimer ainsi — bref, nous découvrons par la vue inspirative intérieure le rapport qui existe entre la pathologie et la thérapie, entre le processus maladif et le remède. Par ce moyen, nous dépassons l'agnosticisme médical, non pas en niant la médecine actuelle, mais en reconnaissant ce qu'elle peut seulement être et en trouvant en même

temps le moyen pour la compléter en lui adjoignant ce qu'elle ne peut pas découvrir d'elle-même.

Si l'on croit maintenant que l'anthroposophie veut donner forme dans les domaines les plus divers de la science à un quelconque dilettantisme, alors je dois affirmer que ce n'est pas le cas! Elle veut consciemment être la prolongation de ce qu'elle reconnaît parfaitement comme un résultat existant de la science actuelle ; mais elle veut le compléter au moyen de méthodes supérieures d'investigation cognitive, elle veut donc au fond, parvenir à une thérapie, dont toute personne active dans la pratique ressent le défaut d'être simplement soumise aux essais aléatoires, elle veut parvenir à une thérapie qui tombe sous le sens, qui a simplement une interdépendance organique interne avec la pathologie, qui n'est pour ainsi dire que l'autre versant de cette dernière.

Si l'on parvient de la manière ici décrite à découvrir dans la pathologie simplement une continuation de la physiologie, alors pour quelqu'un connaissant la parenté de l'homme avec son environnement naturel, il est aussi possible de prolonger la pathologie de nouveau d'une façon parfaitement rationnelle au sein de la thérapie, si bien qu'à l'avenir ces dernières n'auront plus besoin d'être considérées l'une à côté de l'autre, comme elles le sont aujourd'hui au sein d'une science plutôt teintée d'agnosticisme.

Ce ne sont là que des indications, mes très honorables amis ici présents, mais je souhaiterais les donner cependant dans le sens qu'elles pussent montrer un peu — je sais combien l'on est incomplet dans une conférence d'information comme celle-ci — qu'elles pussent indiquer combien l'anthroposophie est loin de se mettre de manière dilettante en opposition aux sciences reconnues, et combien il lui importe beaucoup plus de tirer les dernières conséquences de la forme agnostique de la science et d'en venir par ce moyen à une représentation de ce qui doit être ajouté en complément à cette science. On ressent déjà en effet, et au fond il existe beaucoup de gens en particulier parmi la génération montante, qui ressentent déjà que la science telle qu'elle existe, ne suffit plus. Alors il nous faut quelque chose d'autre, car elle ne nous suffit pas, justement si nous sommes sinon honnêtement disposés à son égard, alors nous devons parvenir à autre chose par elle.

Précisément pour ceux qui — dirais-je — apprennent à connaître la science, non pas simplement comme une réponse, mais qui apprennent à la connaître dans le sens plus élevé d'interrogation (sur le monde, *ndt*), pour ceux-là, l'anthroposophie est là — non pas pour les pousser au dilettantisme, mais pour prolonger eux-mêmes leur recherche de manière correcte et exacte, au travers de la science et au-delà, telle qu'elle doit l'être de manière conséquente.

Alors, mes honorables amis ici présents, il existe un troisième degré supérieur de la connaissance. Qui est atteint à la condition que nous étendions nos exercices en exercices de la volonté. Par la volonté, nous menons à bien d'abord surtout ce que l'être humain peut faire dans le monde extérieur. Mais si nous employons la même énergie de volonté sur nos propres événements intérieurs, alors surgit, sur les fondements de l'imagination et de l'inspiration, un troisième degré de cognition suprasensible. Si nous sommes tout à fait honnêtes avec nous-mêmes, nous nous avouons à tout instant de notre vie la chose suivante: nous sommes aujourd'hui tout différents de ce que nous étions voici dix ou vingt ans. Le contenu de notre âme s'est modifié, mais en se modifiant, nous nous adonnions à proprement parler tout à fait passivement au monde extérieur. C'est justement eu égard à notre transformation intérieure qu'une certaine passivité règne en nous.

Si nous prenons ce changement nous-mêmes en main, si un jour nous modifions en outre radicalement ce qui se trouve, par exemple, dans une certaine relation en nous conformément à l'habitude, si nous nous considérons nous-mêmes intérieurement, au point qu'après avoir suivi une certaine direction nous décidions d'en changer pour faire de nous un autre homme, alors mes très honorables amis ici présents, alors il nous faut souvent être actifs au sein de notre vécu intérieur pendant des années, voire des décennies, car de tels exercices nécessitent du temps. Que l'on procède donc à la chose suivante : tu façannes une certaine qualité ou la forme d'une qualité en toi. Après des mois, on remarque combien peu on est parvenu de cette façon à faire nous-mêmes ce qu'autrement le corps fait de nous. Mais si l'on s'y efforce sans cesse, alors on ne regarde pas seulement sa nature humaine intérieure, suprasensible, mais on parvient à rendre cet homme intérieur pour ainsi dire tout à fait transparent. Un organe des sens tel que l'œil ne pourrait pas nous servir d'organe des sens s'il n'était altruiste — si je peux me permettre cette expression — s'il faisait prévaloir sa propre substantialité ; il est transparent, physiquement transparent.

C'est ainsi que nous deviendrons par des exercices de volonté — je n'en ai indiqué qu'un ; vous trouverez de tels exercices de volonté exposés en détail dans mon ouvrage: *Comment acquiert-on les connaissances des mondes supérieurs?* — ainsi deviendrons-nous intérieurement, psychiquement transparents, nous parvenons réellement dans un état tel que nous voyons le monde, sans être notre propre obstacle à cette vision, et nous pénétrons totalement dans le suprasensible. Car nous sommes à proprement parler nous-mêmes l'obstacle, du fait même que nous vivons toujours dans notre corps au sein de la conscience ordinaire, l'obstacle qui nous empêche de vivre dans le monde spirituel, car le corps ne nous transmet que ce qui est terrestre, et pas ce qui est de la nature de l'âme et de l'esprit. À présent du fait que nous pouvons faire abstraction de notre corps, nous contemplons au sein d'un degré du monde spirituel, au travers duquel, apparaît à notre regard spirituel ce que deviendra notre âme lorsqu'un jour elle franchira le seuil de la mort.

Comme de l'autre manière, que j'ai décrite tout à l'heure, nous avons appris à connaître notre préexistence, à présent nous apprenons à connaître notre vie après la mort, notre post-existence. Comme nous avons maintenant appris à ne plus voir l'organisme, nous apprenons aussi, du fait qu'il se présente devant nous en image, à connaître l'événement dans lequel nous nous trouvons lorsqu'en pleine réalité nous rejetons cet organisme physique et qu'avec notre seul organisme psycho-spirituel nous entrons dans le monde spirituel. La perte de notre existence physique, la renaissance à l'existence psycho-spirituelle, c'est ce dont nous faisons l'expérience au troisième degré de la cognition suprasensible, dans ce que j'ai appelé l'intuition supérieure.

En ayant cette expérience, en pouvant à présent nous transposer dans un monde sans être prisonnier de notre subjectivité, nous acquérons la possibilité de ce fait de connaître ce monde spirituel pour la première fois dans sa pleine intériorité. Dans l'inspiration, il est encore tel qu'il afflue en nous, mais à présent, dans l'intuition supérieure, nous apprenons à le connaître dans sa pleine intériorité, et à présent nous regardons en arrière vers ce qui s'est d'abord livré à nous comme une nécessité - sous la forme de l'intuition morale. Cette intuition morale, c'est la seule et unique chose qui apparaît à la conscience dégagée par la connaissance de soi par l'exercice du penser pur - j'ai exposé cela dans ma *Philosophie de la Liberté* - elle surgit donc à la conscience ordinaire en provenance du monde spirituel. Mais si nous cheminons à présent par l'imagination et l'inspiration, si nous faisons des exercices qui nous enseignent à faire complètement abstraction de nous, à évoluer vers une extrême activité du psycho-spirituel, sans être pourtant subjectifs, en vivant dans l'objectivité même, alors, pour la première fois, il nous

est possible de nous livrer à une investigation spirituelle, alors il est enfin possible de percevoir ce qui vit déjà dans le monde physique en tant que spirituel, alors on acquiert pour la première fois seulement la connaissance de la science de l'Histoire.

L'histoire en tant que juxtaposition de faits extérieurs n'en est que la préparation. Ce qui existe en tant que forces de motivation spirituelle et entités motrices dans la vie historique, on le perçoit seulement au stade de la connaissance intuitive et à partir de ce degré de cette cognition intuitive, on perce également à jour en réalité ce qu'est notre propre entité-Je. Notre propre individualité-Je n'apparaît à proprement parler que comme quelque chose dont nous ne pouvons pas "voir au travers" — je voudrais dire ceci : elle se manifeste tel un espace sombre au sein d'une certaine luminosité, voilà comment elle nous apparaît, si bien que nous voyons avec nos yeux cette clarté sur la base de son noyau obscur, nous jetons ainsi un regard rétrospectif sur notre âme, nous voyons ses idées, et ressentons bien d'autres événements qui l'animent, et vivons dans ses impulsions volontaires. Mais la véritable entité-Je — dirais-je — s'y trouve en son sein comme une zone sombre ; elle est indirectement mise en évidence par la clarté de l'âme.

Nous apprenons donc à connaître notre nature éternelle. Mais avec cela, nous pouvons commencer seulement à percevoir aussi l'être humain dans sa nature pleinement sociale. À présent, nous sommes en face du point où surgit le complément de l'agnosticisme social. Mes très honorables amis, ici présents ! Ici la chose commence à devenir tout particulièrement grave. Qu'est-ce que l'agnosticisme social ? Il surgit du fait que nous voulons faire usage de cette observation, que nous avons à bon droit employée sur les phénomènes naturels extérieurs, mais voilà qu'à présent nous voulons aussi mettre en oeuvre cette observation éduquée sur les phénomènes naturels en les transposant aux phénomènes sociaux. Surgissent alors ces diverses théories de compromis au sein des sciences sociales et de la sociologie — principalement dans la conception de la vie sociale, que nous avons vu apparaître en tout premier lieu, s'élève ce que les sciences naturelles ont inséré dans la conception de la vie sociale, mais qui pour cette raison doit être mis à part de toute chose connaissable, qui devient étranger même à l'idée sociale, à savoir ce qui existe en tant qu'instincts de vie. L'absolu ultime s'est en cela manifesté dans le marxisme, qui voit une idéologie dans tout ce qui est de nature spirituelle et qui ne veut réaliser ensuite l'impulsion à la vie sociale que si cette impulsion se développe à partir des instincts appartenant à l'agnosticisme. La conscience de classe n'est en vérité rien d'autre que la somme de ce qui ne s'enracine plus dans une connaissance de l'être humain, mais ressort directement des instincts. Ceux qui développent de tels instincts dans des circonstances déterminées de la vie doivent le savoir en tout et pour tout.

Lorsque d'un regard non prévenu vous envisagez notre vie sociale, vous découvrez alors que c'est justement sur ce terrain que l'on parvient uniquement à l'agnosticisme. Aussi grotesque et paradoxal que cela puisse apparaître à l'homme d'aujourd'hui, on parvient uniquement dans ce domaine de la science spirituelle — on ne parvient dans ce domaine que dans la mesure où l'on exerce l'agnosticisme, mais en s'élevant à la connaissance intuitive réelle et avec cela en s'élevant à faire l'expérience de ce qu'est réellement la nature humaine. Nous passons véritablement aujourd'hui devant les hommes sans nous arrêter. Nous nous apprécions extrêmement superficiellement. Les exigences sociales surgissent du fait que nous développons justement le plus fortement les vieux instincts sociaux. Mais l'état d'âme, la disposition profonde de l'âme à la vie sociale, ne nous viendra uniquement que du fait des intuitions en provenance du monde spirituel qui se mettent à vivre et pénétrer en nous. Nous avons dû en venir nécessairement à une époque agnostique pour envisager uniquement tout contenu

spirituel plus ou moins restreint à des idées. Mais les idées ne vivent plus, pour autant qu'elles se trouvent au sein de la conscience ordinaire. Le philosophe d'aujourd'hui nous parle d'idées logiques, d'idées esthétiques, d'idées éthiques. Toutes ces idées, nous pouvons les observer, nous pouvons les vivre intérieurement en théorie — or, nous n'en recevons aucune impulsivité de vie. Les idées ne reçoivent de l'impulsivité à vivre qu'à partir du moment où nous faisons des efforts pour nous élever à l'expérience du spirituel. Nous ne pouvons pas en venir à un affranchissement, à une libération sociale, et nous ne pouvons pas non plus imprégner notre vie par une religiosité qui nous convient, si nous n'arrivons pas à appréhender le spirituel de manière intuitive et vivante.

Cette conception pleine de vie du spirituel, elle se distinguera essentiellement de ce que nous appelons aujourd'hui la vie spirituelle. Celle-ci désigne aujourd'hui pour nous la vie idéale - autrement dit : la vie dans les idées abstraites, qui ne sont pas des impulsions. Ce que nous livre l'intuition, nous redonnera en tant qu'humanité, l'Esprit de vie qui vit avec nous. Nous ne disposons plus effectivement que des idées qui, parce qu'elles sont simplement des idées, ont totalement perdu l'esprit. Nous avons des idées en tant qu'abstractions. Nous devons reconquérir *la vie* des idées. Mais la vie des idées, c'est l'esprit, qui vit parmi nous — non pas cet esprit qui n'est pour nous qu'un savoir. Nous ne développerons une vie sociale que si l'esprit ressuscite en nous, que si nous ne cherchons pas à organiser la société, à partir de ce qui est dépourvu d'esprit, à partir de ce qui vit d'agnosticisme au plan social, mais si nous la façonnons à partir de cette disposition d'esprit qui entend amener l'esprit de vie par l'intuition.

Il se peut qu'aujourd'hui nous regardions en arrière sur des époques antérieures, certes nous les avons dépassées, et justement celui qui se trouve sur le terrain anthroposophique, celui-là en viendra d'autant moins à souhaiter un retour à leurs formes anciennes. Mais ce qu'elles ont eu, en dépit de toutes leurs erreurs que nous pouvons si facilement critiquer aujourd'hui, c'est que, dans certaines époques, l'esprit de vie — et pas simplement l'esprit des idées — a circulé parmi les hommes. De ce fait ce qui a existé en tant que fondements cognitifs a pu s'étendre jusqu'à appréhender le monde par l'art, jusqu'à pénétrer véritablement l'intériorité de vie religieuse, jusqu'à organiser socialement le monde. Une nouvelle organisation sociale dans le monde, une nouvelle vie religieuse, de nouvelles valeurs artistiques reposant sur un fondement de connaissance, sur lequel au fond elles se sont toujours trouvées, nous ne les conquerrons qu'à partir du moment où nous conquerrons une connaissance vivante, de façon que vivent au sein de l'humanité, non pas uniquement *les idées* à partir de l'esprit, mais que vive *l'esprit lui-même*. Cet esprit vivant, c'est ce que voudrait rechercher l'anthroposophie. L'anthroposophie ne veut pas être une théorie ou une conception du monde théorique — l'anthroposophie veut être ce qui peut mettre en mouvement l'esprit dans sa vitalité au sein de la vie humaine, ce qui peut imprégner l'être humain, non pas d'un simple savoir sur l'esprit, mais d'esprit lui-même.

Par ce moyen nous dépasserons l'époque qui a amené le phénoménisme à son épanouissement maximum. Bien sûr, on ne peut que souhaiter qu'il continue à fleurir de cette manière, on ne peut que souhaiter que la manière de penser au sein des sciences de la nature, par sa probité avec laquelle elle a acquis droit de cité, continue d'être si féconde. Mais la vie de l'esprit ne doit pas non plus exister uniquement parce qu'elle continue de vivre sur les traditions anciennes. Au fond, toutes les expériences de l'esprit sont édifiées sur la tradition, elles ont été bâties sur ce dont une humanité antérieure a conquis de spiritualité.

Au fond, notre art d'aujourd'hui est aussi construit sur la tradition, sur les fondements qu'une humanité antérieure a conquis. On ne parvient plus aujourd'hui aux styles architecturaux, sans les transformer soi-même en conscience. Sinon nous en serions encore à bâtir selon les formes

de style de la Renaissance, du Gothique ou de l'Antiquité. Nous ne parvenons pas à produire. Produire, nous y parvenons qu'à partir du moment où nous animons intérieurement la connaissance, de façon à ne plus façonner des concepts, mais la vie intérieure du penser qui nous emplit et qui peut jeter un pont entre ce que nous appréhendons sous forme d'idées et ce que nous devons créer pleinement dans la vie. Nous devons devenir des hommes productifs en recherchant une connaissance vivante devant toutes choses à l'instar d'un fondement de vie. Cela, mes très honorables amis ici présents, mes très honorables condisciples, c'est ce que l'anthroposophie voudrait. Elle voudrait apporter la vie dans l'âme humaine, dans l'esprit humain — ne pas se trouver en opposition comme cela a été souvent répété sur elle, ne pas être une opposition à ce qu'elle reconnaît comme pleinement justifié dans l'esprit scientifique moderne. Elle souhaiterait prolonger cet esprit scientifique afin qu'il puisse pénétrer depuis les choses extérieures, matérielles, naturalistes jusqu'au sein du psycho-spirituel. Et celui qui peut percevoir à jour les besoins humains d'aujourd'hui est convaincu que chez de nombreux hommes du présent il existe déjà une soif intérieure inconsciente, une aspiration à une extension de l'esprit scientifique du présent. Développer uniquement dans la conscience ce qui vit chez maintes personnes sous la forme d'un vague besoin, c'est cela que voudrait l'anthroposophie, et seul celui qui la regardera sous un éclairage correct et dans sa relation avec la science, apprendra à la connaître dans sa vraie lumière, et non selon les altérations que l'on ébauche en partie sur elle à l'époque actuelle.

*Der Europäer, 7ème année, n°2/3 Décembre -Janvier 2002/2003
(Traduction Daniel Kmiécik)*